

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50

Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4^{ÈME} ANNÉE, N° 195. — SAMEDI, 28 JANVIER 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - - 5 cents

Tarif special pour annonces à long terme



PARLE !

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 JANVIER 1888

SOMMAIRE

TEXTE : ENTRE-NOUS, par Léon Leduc. — Niagara, par Benjamin Duval. — Nos gravures. — Poésie : Québec, par Anna M. Duval. — Un brave jeune homme, par Jack Morand. — L'église Sainte-Anne à Detroit. — Primes du mois de décembre. — Musique : La mère Bontemps. — Usages et coutumes. — Les premiers soins. — Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Parle. — Athènes : funérailles au coucher du soleil. — L'embuscade. — L'église Saint-Anne. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Pour le concours du prix Rolland, la décision sera donnée la semaine prochaine.

Voici la liste des concours pour les trois mois prochains :

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de février. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 février.

Prix de M. L. O. DAVID, M.P.P., concours du mois de mars. Sujet :

Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mars.

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

Le chevalier d'Iberville.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.



Le directeur de la prison de Montréal s'est plaint, l'autre jour, du trop grand nombre de pensionnaires que lui envoient les tribunaux, et force a été de lui en enlever quelques-uns et de les envoyer à St-Hyacinthe, à Saint-Jean et autres lieux de la province.

Il ne faudrait cependant pas en conclure trop vite que les crimes augmentent dans une proportion alarmante dans la bonne cité de Maisonneuve, car s'il y a encombrement à l'hôtel de M. Payette, on sait que pareille augmentation a lieu tous les ans, sitôt que le froid et la bise viennent mordre les oreilles et les doigts des lazzaroni qui se lèzardent sur les quais durant la chaude saison.

Parmi ces amoureux du soleil, se trouvent cependant de pauvres diables qui ne reculeraient

pas devant le travail, s'ils en trouvaient, mais le mal est que les affaires ne vont guère pendant les mois d'hiver et que, pour toute chose, on veut, comme le disait l'un d'eux, avoir chaud en prison que se geler le nez à l'air de la liberté.

Ces derniers appartiennent généralement à la classe des célibataires, classe détestée des vieilles filles, et qui n'a pas, pour se garer des vagues de cabaret, les joies du foyer et les sourires d'une bonne épouse.

Après avoir un peu travaillé et beaucoup festoyé tout l'été, ne sachant plus que faire, n'ayant pas de crédit et pas trop bonne réputation, ils commettent un beau soir un délit quelconque et se font caser pour trois ou quatre mois dans cette grande maison de pension où ils trouvent bon lit et bon gîte, avec accompagnement de nombreuses assiettes de soupe à l'ont farine d'avoine.

En vérité, ils n'ont pas tout à fait de préférer ce régime à la danse devant le buffet vide.

** Vous savez qu'on se prépare à célébrer en France, l'année prochaine, le centenaire de la Révolution Française, et que certains pays refusent d'y prendre part pour une raison ou une autre, pendant que d'autres tiennent à y figurer, mais ce que vous ignorez sans doute, c'est que les habitants de l'ancienne province du Dauphiné protestent à leur manière et se disposent à célébrer cet événement, non pas l'année prochaine, mais cette année même, le sept juin 1888.

Les Dauphinois soutiennent en effet que c'est pendant la journée des tuiles que furent proclamés pour la première fois en France les principes d'égalité et de liberté, que l'histoire a appelés les principes de 1789.

« En 1788, eût lieu, au château de Vizille, malgré la défiance des États du Dauphiné, qui ne s'étaient plus réunis depuis l'année 1628.

« La reprise de cet usage, après une si longue interruption, et contre les ordres du roi, impliquait une intention de résister à la volonté royale. Barnave et Mounier remplirent les fonctions de secrétaires et rédigèrent une adresse que les trois ordres de la province envoyèrent à Louis XVI. »

De là à la révolution il y a loin.

Afin de célébrer ce centenaire un comité d'organisation s'est formé à Paris, mais ses efforts ont rencontré une froideur caractéristique qui pourrait bien faire manquer l'affaire.

Il est de fait que célébrer le centenaire de 89 en 88 est un peu raide.

Cela me rappelle une trait de la « France tintamarsque » de Léon Bienvenu.

Charlemagne est en train de causer avec le fameux moine Roger Bacon, qui lui parle de l'invention de la poudre qu'il veut faire.

Le grand empereur, après l'avoir écouté longtemps, lui parle à peu près en ces termes :

— Il est vrai, mon vieux Roger, que tu as inventé de très bonnes choses, surtout la poudre, mais tâche donc de trouver mieux, quelque chose qui ressepte de l'ordinaire, invente donc le télégraphe, les bateaux à vapeur, le téléphone, etc., au moins, tu auras du mérite et tu feras enrager bien du monde plus tard !

Par exemple, je trouve que Léon Bienvenu a été un peu loin, et vous ?

** Gros Ours vient de mourir.

Gros Ours appartenait à la tribu des Cris; il avait entre soixante et soixante-cinq ans, d'autres disent soixante-dix—on n'est jamais sûr de l'âge de ces gaillards là—mais il paraissait plus vieux.

Fenimore Cooper, Chateaubriant et une foule d'autres écrivains nous ont dépeint le sauvage sous un jour des plus favorable, mais il ne faudrait pas trop s'en rapporter à leurs descriptions par trop fantaisistes.

Gros Ours était un affreux coquin, plus voleur que brave, car on a vu pendant l'insurrection du Nord-Ouest qu'il tenait autant à sa peau que peu à celle des autres.

Il a cependant participé au mouvement du Nord-Ouest, mais il n'était mû par aucun autre sentiment que celui du pillage, et malgré les crimes dont il était responsable, il n'a été condamné qu'à cinq ans de pénitencier.

On le mit en liberté après un an et demi de détention.

Depuis quelques années, il s'était établi au Lac-aux-Grenouilles, où a eu lieu l'assassinat des Révds Pères Sefard et Marché.

Sa mort ne sera pas regrettée.

Il a pour successeur le Petit Peuplier.

** Ces noms de Gros Ours, de Petit Peuplier, de l'Homme Chanceux, etc., et en général de tous les Sauvages, nous paraissent très étranges, et cependant ils ne sont pas plus drôles que les nôtres.

Les noms de Lafleur, Lavigne, Lajoie, Laramée, Beausoleil, Mercier, Boulanger, Laperle, Lapalme, etc., etc., ne nous étonnent pas trop parce que nous y sommes habitués, mais ils ne sont pas plus extraordinaires que ceux des hommes de la forêt.

Il en est de même chez tous les peuples.

Provencher, de bonne mémoire, avait cependant découvert un enfant des prairies du Nord-Ouest, qui avait un nom vraiment étrange.

Il se composait de trente-deux lettres et signifiait : « L'homme qui a l'air d'avoir peur du tonnerre, mais qui, au fond, s'en moque pas mal. »

Je ne vous affirmerai pas que je l'ai cru, mais il disait cela d'un air de si bonne foi, que je n'ai jamais eu le courage de le contredire.

** L'autre jour, je passais dans une petite rue du faubourg Québec, et j'aperçus, sur le trottoir, deux petites filles, l'une toute petite et l'autre plus grande.

Celle-ci mouchait la plus petite, et la scène étonnante était si nature, que je me mis à murmurer les charmants vers de François Coppée, qui peignent si bien ce petit épisode :

Les deux petites sont en deuil ;
Et la plus grande, — c'est la mère, —
A conduit l'autre jusqu'au seuil
Qui mène à l'école primaire.

Elle inspecte, dans le panier,
Les tartines de confiture
Et jette un coup d'œil au dernier
Devoir du cahier d'écriture.

Puis, comme c'est un matin froid
Où l'eau gèle dans la rigole
Et comme il faut qu'un enfant soit
En état d'entrer à l'école,

Écartant le vieux châle noir
Dont la petite s'emmitoufle,
L'aînée alors tire un mouchoir,
Lui prend le nez et lui dit : — Souffle.

** L'anarchie est dans l'anarchie

Les frères et amis, fatigués de ne pas réussir à faire le bonheur des mortels, se sont décidés à se fusiller entre eux pour passer le temps.

Un amoureux des charmes de la vieille Louise Michel—elle a quelque chose comme cinquante-cinq ans, et rien de Ninon de Lenclos qui était encore belle à soixante ans—n'a trouvé rien de mieux à faire, pour lui prouver son amour, que de lui envoyer une balle dans la cervelle.

Il avait reconnu comme tant d'autres avant lui, que ce qui manquait à cette vertu du socialisme, c'était un peu de plomb dans la tête et il a réparé cette lacune.

La disparition de la fameuse Louise ne laissera pas de vide plus grand que n'en a créé la mort de Gros Ours, mais il est fâcheux qu'ils ne se soient pas connus, car ils étaient faits pour se comprendre et former un couple bien assorti.

J'ai eu l'honneur d'entendre parler une fois la grande intransigeante, dans une assemblée publique de la rue d'Arras, à Paris, mais elle n'avait pas encore trop fait parler d'elle à cette époque, et je prêtai peu d'attention à cette mégère qui paraissait être venue au monde vieille et laide.

Les tribunaux vont avoir l'occasion d'appliquer à son assassin la mise en pratique des théories socialistes, la grâce pleine et entière, et vraiment, ils pourraient faire plus mal.

** Une cargaison de deux mille lapins va passer prochainement par Montréal à destination de la Colombie Anglaise.

Il paraît que nos compatriotes du bout de la colonie ne peuvent plus vivre sans lapine. Le lapin manque à leur bonheur.

C'est un naturaliste de Liverpool qui a reçu la

commande et il a avoué ne pouvoir cacher son étonnement.

— Je viens de recevoir deux lettres, disait-il l'autre jour à un de ses amis, une de la Nouvelle Zélande, par laquelle on me demande cent-vingt fûrets pour faire la chasse aux lapins, qui détruisent tout dans ce pays, et une autre de la Colombie Anglaise d'un correspondant qui me prie de lui expédier deux milles lapins. Ne trouvez-vous pas la coïncidence assez curieuse ?

Très curieuse, en effet, M. Cross, et je crains bien que l'expérience ne soit dangereuse, car le lapin est un animal qui a le don de devenir très gênant. Je ne sais qui leur a appris le précepte : « Croissez et multipliez, » mais il est certain qu'ils le mettent un peu trop en pratique, car ils sont les maîtres d'une partie de l'Australie et d'autres pays encore.

J'ignore comment ils vont se conduire dans la Colombie Anglaise mais ils ont de mauvais antécédents et je crains bien qu'ils n'y causent de grands ravages.

Toute importation n'est pas bonne à faire.

Il y a quelque vingt-cinq ans, on a payé une certaine somme, à je ne sais qui, pour importer des moineaux en Canada. Ces gavroches de l'air ont été reçus mieux que des serins, c'est à dire qu'on a mis des cages à leur disposition, mais en les laissant libre de les occuper ou de se loger ailleurs. Ils ont usé de la permission et se sont installés partout.

On les avait fait venir pour protéger nos champs et manger les vers, mais comme ils préféraient le grain aux animaux rampants, il en est résulté que les récoltes sont attaquées par les deux bouts, les vers sucent la racine, les moineaux vident les épis.

Les premiers lapins que l'on a importés en Australie étaient destinés à nourrir les colons, mais au lieu de cela ils les mangent.

Méfions-nous des lapins.



NIAGARA

DUISQUE M. Des Bergères avait été en garnison à Niagara avant que d'être commandant à Chambly, comme il est expliqué dans la *Poste à Patand*, il s'agit de savoir à quelles dates ces deux choses ont eu lieu.

Avant l'année 1725, le poste de Niagara n'a eu de garnison que durant douze ou treize mois, il y a juste deux cents ans, c'est-à-dire du mois d'août 1687 au mois de septembre 1688.

Dans cet article, occupons-nous de Niagara.

Le fort Cataracouy, appelé Frontenac du nom de son fondateur, occupait le site de la ville actuelle de Kingston. En 1677, c'était le poste le plus avancé des Français sur le haut Saint-Laurent, dans la direction des grands lacs.

Charlevoix raconte que, en 1678, Cavalier de La Salle, ayant remonté jusqu'à Niagara, laissa trente hommes en cet endroit, avec le chevalier de Tonty, pour y construire ce que l'on appelait un fort, puis il se rendit à l'entrée du lac Érié, continuer ses opérations de traite et de découverte. Le printemps et l'été de 1679 il réunit à Niagara les mille choses indispensables à ses entreprises. Bientôt après, La Salle et Tonty prenaient la route du lac Michigan.

Le fort de La Salle n'eut aucune durée. Il servit uniquement aux hommes et aux magasins, durant l'hiver de 1678-79. Le lieu était néanmoins fréquenté par les Sauvages de diverses nations qui y allaient, de loin comme de près, faire la rencontre des traiteurs, ou qui y passaient en se rendant d'un lac à l'autre.

C'est ainsi que, l'été de 1682, il s'y éleva certaines difficultés, au sujet des permis de traite accordés au sieur Aubert de la Chesnaye et à ses associés, ce qui provoqua une guerre de près de vingt ans.

Les Iroquois avaient pillé, d'autres disent saisi,

les marchandises d'Aubert, se basant sur l'interprétation des règlements de traite promulgués par le Conseil Souverain de Québec. Il y a bien de l'apparence que ces Sauvages étaient dans leur droit, ou du moins qu'ils profitaient du doute que la loi laissait subsister à l'égard des privilégiés de traite.

De 1668 à 1682, les Iroquois avaient été contenus par la crainte des troupes françaises, mais ils s'étaient en même temps développés et fortifiés au point de devenir aussi redoutables et arrogants que par le passé.

M. de la Barre, gouverneur-général, que la voix publique accusait d'être l'associé d'Aubert de la Chesnaye, résolut de venger sur les Iroquois les pertes subies à Niagara en 1682. Il fit ses préparatifs en conséquence, mais il n'était pas homme à réussir dans une telle entreprise. Je raconterai un jour sa carrière aux Antilles, carrière semée de bévues et de malheur presque sans nombre.

Son projet était d'arriver à Niagara à la tête des troupes et d'y rencontrer les Sauvages alliés que les commandants français des postes de l'Ouest, Perrot, Duluth, La Durantaye, lui amenaient d'après ses ordres. Au lieu de suivre ce plan, il alla droit au pays des Iroquois et n'y exécuta rien d'avantageux. Les Sauvages descendus à Niagara (1684) s'en retournèrent mécontents, et bien que Perrot leur assurât que leur présence avait suffi pour obliger les Iroquois à demander la paix, ils comprirent que, tous ensemble, Français et Sauvages alliés, étaient les dupes de leurs ennemis. (Charlevoix : I. 487.) Ce n'était que trop vrai. Aussi, M. de La Barre fut-il rappelé en France, car on prévoyait une guerre ouverte après ces hostilités mal déguisées.

Dans une lettre au ministre, en date du 8 mai 1686, M. de Denonville, le nouveau gouverneur-général, proposa de construire à Niagara un fort en pierre capable de contenir quatre à cinq cents hommes. « Il lui représenta que ce poste, ainsi gardé, fermerait absolument aux Anglais le passage des lacs et nous mettrait en état d'empêcher les Iroquois de leur porter leurs pelleteries. » Le projet ne fut pas exécuté pour le moment. (Charlevoix I. 498.)

Donc, jusqu'à la fin de l'année 1686, il n'y avait pas de poste à Niagara.

Dans un prochain article je ferai voir que l'on en construisit un, en 1687, qui fut démoli en 1688.



NOS GRAVURES

UN ENTERREMENT GREC

LE croquis de notre dessin qui montre un enterrement à Athènes, au coucher du soleil, a été pris d'après nature.

Les convois funèbres en Grèce se distinguent, comme on peut en juger, par une physionomie toute particulière. Ils sont précédés d'enfants de chœur qui agitent des clochettes ou balancent des encensoirs. La bière ou repose le mort, face découverte, disparaît sous les guirlandes et les couronnes de fleurs ; autour d'elle et devant elle, on aperçoit la croix, les flambeaux et divers objets du culte ; elle est portée à bras par des parents. Le cortège la suit à pied, et, sur son passage, les gens sortent de leurs maisons et les passants s'arrêtent pour saluer.

Ce sont les funérailles d'une belle jeune fille de vingt-cinq ans à peine, que l'artiste a reproduites. La tête était couverte d'un voile blanc, surmonté d'une couronne de roses blanches ; elle était vêtue d'une robe de satin blanc ; on avait semé sur elle une profusion de fleurs blanches et de branches de myrte ; ses mains, jointes sur la poitrine, retenait un crucifix et un livre de prières. Le tout composait un ensemble d'une très pénétrante et très touchante poésie.

PARLE !

C'est bien le mot de l'enfant qui ne peut comprendre que son chien, qui a l'air si intelligent, ne parle pas, et il se figure que c'est mauvaise volonté de sa part.

Cependant, la brave bête s'exprime par les yeux, il convoite le gâteau qu'on lui montre, il supplie sa petite maîtresse de le lui donner, il jouit d'avance du goût sucré de la pâtisserie, et si j'osais, je dirais qu'il rit avec sa queue qu'il agite avec frénésie.

L'EMBUSCADE

C'est le retour de l'école ; cachés derrière un arbre, les gamins attendent le passage de l'équipage enfantin, mais qui a son petit cachet élégant.

Le voici qui s'avance, en avant ! Les boules de neige tombent, pleuvent sur les chevaux humains et sur les jolies fillettes rieuses et étonnées.

Profitez de votre bonheur, chers enfants, plus tard, vous aussi, vous serez peut-être surpris par le bonheur qui se tient en embuscade et vous guette au passage.

QUÉBEC

« C'est là que je voudrais vivre,
Aimer, aimer, et mourir. »

Je l'aimerais toujours ce beau Québec antique,
Séjour aimé de mes aïeux,
Son aspect imposant et la beauté magique
De son ciel pur et radieux,
Et le fleuve superbe aux vagues azurées,
Qui passe en caressant ses pieds,
Les montagnes au loin, de verdure parées,
Levant au ciel leurs fronts altiers.
C'est vers ce lieu béni que mon âme s'élance,
Dans les longs rêves de bonheur ;
C'est là que je voudrais d'une calme existence,
Couler des jours pleins de douceur.

A contempler souvent cette noble nature,
Qui égale et charme les yeux,
L'esprit tout reposé se dilate et s'épure,
Et devient bientôt plus heureux.
Sous ce soleil doré qui se plaît à répandre
Son feu doux et vivifiant,
Il semble qu'en ce lieu l'âme devient plus tendre,
Le cœur plus chaud et plus aimant ;
C'est là qu'on peut rêver, quand l'étoile scintille
Au ciel qu'elle vient animer,
En écoutant le chant de la brise gentille,
C'est là que je voudrais aimer.

Et lorsque de la vie au cours pur et paisible,
S'approche le soir éternel,
Sur ce sol plus chrétien la mort est moins terrible,
Et l'on se sent plus près du ciel.
Ils sont plus doux les glas d'une cloche connue,
Au trépassé dans son cercueil ;
Ils semblent les sanglots d'une amie éperdue
Dont le cœur s'abandonne au deuil.
Il est près de la ville un endroit solitaire
Où pour toujours on va dormir.
Pour reposer en paix dans ce vieux cimetière,
C'est là que je voudrais mourir.

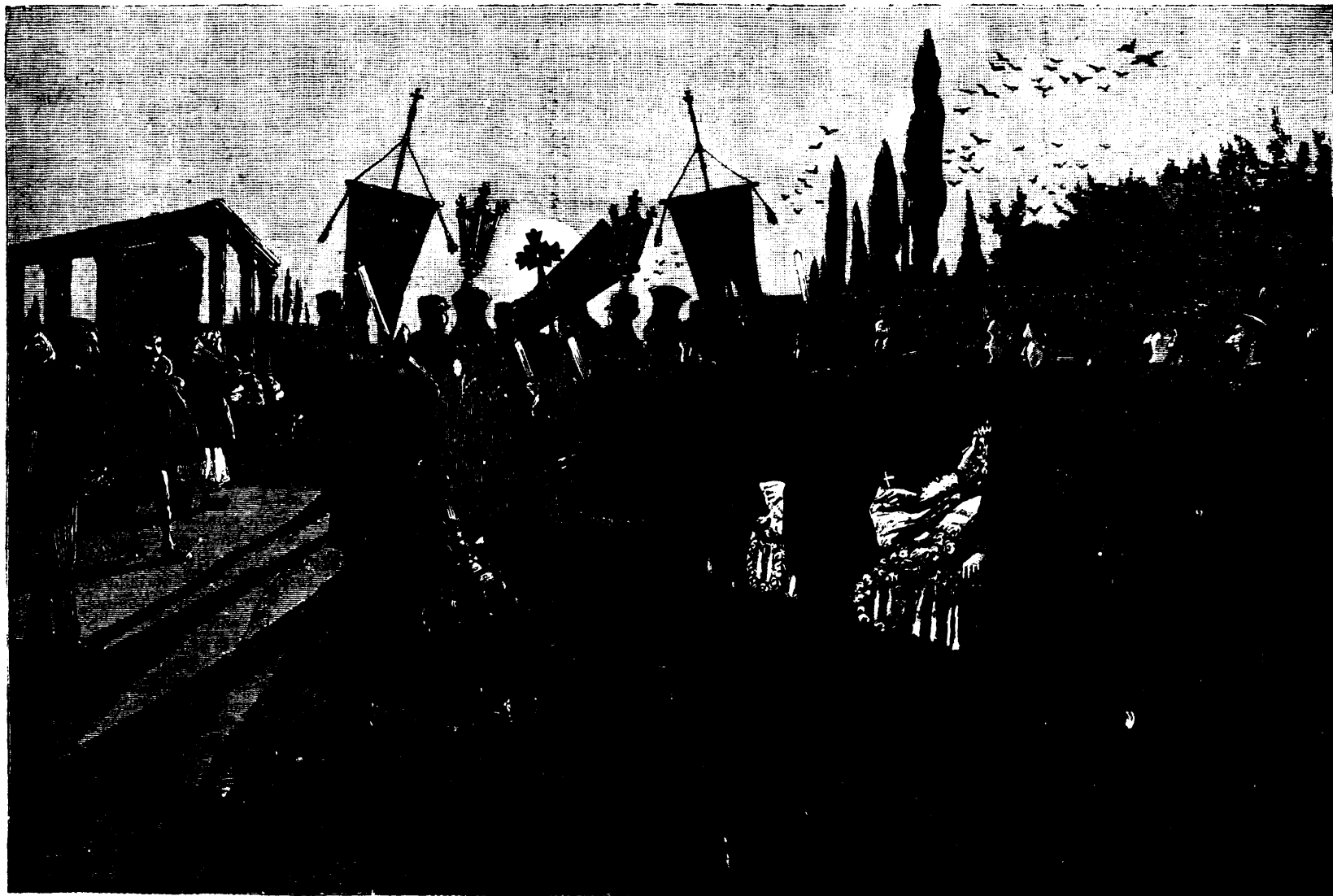
ANNA M. DUVAL.

Consultation d'un médecin chinois. — Un Anglais écrit de la façon suivante les procédés d'un médecin chinois très renommé qu'il a connu à Canton : Ce savant praticien à longue natte va visiter ses malades à dix heures, après son déjeuner, dans une chaiseportée, au pas gymnastique, par quatre robustes serviteurs. Le voici qui entre chez un de ses clients, où il est reçu avec force salutations, et si le malade appartient au sexe masculin, le prince de la science s'assied en face de lui et lui prend le pouls. S'il s'agit d'une femme, un petit paravant est placé entre elle et lui par convenance. Dans les deux cas, le docteur tâte le pouls au-dessus des deux mains, puis il examine la langue, et ces simples manifestations lui suffisent ; il est fixé ! Là-dessus, il prescrit une potion savante ; pour la prescrire par écrit il demande un prix plus élevé. On lui paye séance tenante et en monnaie enveloppée dans du papier, ses honoraires qui varient entre douze centimes et une piastre, suivant la situation des clients et la nature de leur mal.

Le mensonge d'une femme aimée est le plus doux des bienfaits, tant qu'on y croit.—ANATOLE FRANCE.



L'EMBUSCADE



ATHÈNES (GRÈCE). — FUNÉRAILLES AU COUCHER DU SOLEIL

UN

BRAVE JEUNE HOMME

Une grande maison de banque de M. Lebel avait ses bureaux avenue de l'Opéra, à Paris.

C'était un appartement somptueux, qu'on avait converti à cet usage.

Il était neuf heures du matin, et les fenêtres, grandes ouvertes, laissaient entrer des flots d'air vif, tandis que le poêle s'allumait en ronflant.

On était en novembre.

Il y avait déjà longtemps que le patron, M. Lebel, était installé dans son cabinet ; plusieurs lettres étaient devant lui, écrites d'une main rapide.

En entendant sonner neuf heures, il se leva et regarda dans la grande pièce où s'étaient quatre grandes tables destinées à ses employés.

Voyant qu'il n'y avait encore personne d'arrivé, il fronça le front d'un air mécontent, et murmura :

—Toujours en retard !...

Au même moment un jeune homme entra ; il était pâle et avait l'air fatigué. Il ôta lentement son pardessus et s'assit enfin, en étouffant un bâillement. Il alla prendre les ordres et se mit lentement à sa besogne, restant souvent plongé dans sa rêverie. Une douzaine d'hommes arrivèrent ainsi, successivement ; il y en avait de tous les âges.

Tous se mirent au travail sans beaucoup d'entrain ; mais n'osant causer, ni lire les journaux, à cause de la présence du maître.

Une grande table restait vide près de la fenêtre. Un des jeunes gens dit à son voisin :

—Je crois que c'est aujourd'hui qu'on attend le remplaçant de Lefebvre.

M. Lebel rentra dans son cabinet et se mit à compulsor de grands dossiers.

Dix heures sonnaient quand il entendit un léger frappingement à sa porte.

—Entrez, dit-il.

Un jeune homme s'avança. —Vous êtes M. Paul Duret ?

—Oui, monsieur, dit le nouvel arrivant en tendant une lettre à M. Lebel, qui y jeta rapidement les yeux.

—Eh bien ! jeune homme, vous voilà en bonne santé ? Je ne vous dissimule pas que je ne pouvais pas vous attendre plus longtemps, le travail presse, et dame ! je songeais à vous donner un remplaçant, et cependant j'avais sur vous de si bonnes recommandations que je le regrettais. Enfin, puisque vous êtes là, vous allez rattraper le temps perdu, car voilà un bon mois que je vous attendais ; mais dites-moi, vous avez vingt quatre ans ?

—Oui, monsieur, répondit le jeune homme d'une voix un peu faible.

—Vous êtes encore un peu pâle, mon ami ; il ne faudra pas trop vous fatiguer. Vous connaissez votre travail, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, c'est la correspondance française et anglaise.

—Plus tard, selon vos aptitudes, nous verrons à vous faire faire autre chose. Votre chemin dépend de vous ; vous me semblez sérieux, quoique vous ayez l'air très jeune. Comme il est convenu, vous aurez 3,000 francs ; c'est ce que vous aviez

déjà, je crois. Eh bien ! pour commencer, voici des choses très pressées.

En phrases claires, M. Lebel mit Paul Duret au courant et parut enchanté de son intelligence.

En lui payant son premier mois, le patron lui fit des compliments sur son exactitude et son application.

Ses camarades de bureau ne semblaient pas l'aimer beaucoup et souvent lui reprochaient de ne pas les suivre dans leurs parties du soir et du dimanche.

Paul avait loué une chambre claire et gaie, qu'il avait arrangée avec goût.

De longs rideaux blancs en mousseline entouraient son lit, une table de toilette chargée de flacons avait la place d'honneur, une grande glace penchée était le plus bel ornement de cette chambre où se trouvaient encore un petit fauteuil bas et une table pour écrire, au-dessus de laquelle se voyaient deux portraits. L'un représentait une vieille dame, dont le visage était encadré de boucles blanches et qui avait l'air bon. L'autre

qui aidera surtout à rendre la santé à mon frère. Je suis parfaitement heureuse où je suis, j'étais née pour être institutrice, les jeunes filles dont je m'occupe sont charmantes, et je n'ai que de la satisfaction avec elles.

La lettre continuait en donnant des détails imaginaires et finissait ainsi :

Ma pensée et mon cœur sont avec vous à Bayeux, et j'ai le plus grand désir d'aller bientôt vous embrasser ; enfin, il faut être raisonnable. Je vous embrasse tous deux.

Votre fille affectionnée,

MARTHE DURET.

Voilà ce qui était arrivé.

M^{me} Duret était restée veuve avec un fils et une fille

Ils vivaient à Bayeux, dans une petite maison lui appartenant.

Elle avait placé son fils Paul au collège de Caen, et sa fille Marthe dans la première pension de la même ville, leur faisant donner à tous deux une très belle instruction.

Elle vivait de la rente que lui donnait un petit capital placé chez un banquier.

Presque toutes ses ressources servaient à l'éducation de ses enfants.

Le plus beau moment était celui des vacances qui réunissait cette famille qui s'aimait tant. Marthe avait un an de plus que son frère, elle était grande, avait le front sérieux, mais était cependant pleine de jeunesse et de santé.

Paul était plus fièle et d'une santé délicate.

Ces trois êtres faisaient mille projets d'avenir, s'adonnant mutuellement.

Quand Paul eut vingt ans, il entra dans une maison de banque, au Mans ; il se montra intelligent et actif. Son patron comprit que sa maison n'étant pas très importante, le jeune homme y végéterait sans arriver à une carrière brillante qu'il méritait bien.

Sans songer qu'il allait perdre un très bon employé, ne pensant qu'à l'avenir de Paul, il le recommanda très chaleureusement à un de ses amis, M. Lebel, banquier à Paris.

On était alors au mois de juin ; mais, avant de rentrer dans cette nouvelle maison, le jeune homme voulait passer deux bons mois auprès de celle qu'il aimait tant ; d'ailleurs, il se sentait fort souffrant encore d'une fluxion de poitrine, et il espérait se remettre complètement avant d'entrer dans la grande lutte.

Il partit donc du Mans le cœur heureux, plein d'espoir, avec une lettre de son patron pour M. Lebel, qui l'attendait deux mois plus tard.

En arrivant, il ne trouva pas la joie qu'il espérait.

Un coup terrible avait frappé les pauvres femmes.

La petite fortune de M^{me} Duret avait complètement sombré dans une entreprise qui devait, au contraire, la doubler, et la pauvre femme, folle de désespoir, s'accusait devant ses enfants.

Marthe la rassurait, lui disant que son instruction lui servirait, qu'elle saurait bien se tirer d'affaire et pourvoir à tout ; aidée par son frère, elle se sentait capable de tout entreprendre pour garder le repos et le bien-être à cette bonne mère qui s'était dévouée pour eux toute sa vie.

Sa résolution était prise : elle serait institutrice. Et déjà elle avait écrit plusieurs lettres à Paris, espérant y trouver ce qu'elle cherchait. Elle ignorait encore combien toutes les routes sont obstruées, et elle s'étonnait de ne pas avoir encore réussi ; elle se sentait si vaillante, si cou-



Elle ne peut être ton fils, fais-en ta fille. ...—Page 310, col 1.

portrait était celui d'un jeune homme, celui de Paul, sans doute, car on y reconnaissait ses grands yeux noirs intelligents.

Le lendemain du jour où Paul avait touché son premier mois, se trouvait être un dimanche.

Il arrangea complètement sa petite chambre, et fit la folie d'acheter un gros bouquet de violettes, puis il dit au concierge :

—Si l'on me demande, vous direz que je n'y suis pas.

Et d'un bond il grimpa ses quatre étages, s'enferma, et après avoir donné un regard d'amour aux deux portraits, il se mit à écrire rapidement une longue lettre commençant ainsi :

Ma mère bien aimée,

Voilà le plus beau jour de ma vie, je le crois ! Je puis travailler pour toi, que j'aime tant, et t'envoyer enfin un peu d'argent, qui te donnera, je l'espère, un peu de bien-être et

rageuse !... L'arrivée de Paul ne donna, hélas ! aucun bonheur. La santé du jeune homme, au lieu de se rétablir, devint de plus en plus mauvaise. La poitrine fut sérieusement attaquée, et le docteur ordonna un repos complet.

Le désespoir augmentait sa fièvre.

Il reçut bientôt des lettres pressantes de M. Lebel, le demandant en toute hâte.

Marthe ne trouvant pas de position, et la pauvre mère se mourait de chagrin devant cette horrible situation.

C'est alors qu'une pensée sublime jaillit du cœur de la jeune fille :

— Je partirai à ta place, dit-elle à son frère, tu vas me mettre au courant, il le faut, maman n'en saura rien !

Paul se débattait, luttant contre le mal ; enfin, il dut céder, et la nuit, tous deux craintifs comme deux criminels, ils travaillaient.

Il initiait sa sœur à son métier ; elle fut bientôt aussi forte que lui, le désir de vaincre lui faisait surmonter toutes les difficultés. Enfin, quand il la jugea prête, elle simula un engagement d'institutrice, venu de Paris.

Au dernier moment, Paul voulait la faire renoncer, mais il fut pris d'une crise terrible, lui ôtant toute énergie.

M^{me} Duret, ne soupçonnant pas la supercherie avait laissé partir sa fille, la bénissant pour son courage.

Et c'est ainsi que Marthe était entrée chez M. Lebel, qui se sentait attiré vers elle par sa raison et son intelligence.

Il l'invita bientôt chez lui, où M^{me} Lebel fit le meilleur accueil à ce jeune homme si sérieux et si rangé ; la maison était égayée par une jeune fille de seize ans et un jeune homme d'une trentaine d'années que Marthe connaissait déjà à la maison de banque.

Elle passait dans cette famille les meilleures heures de son temps.

M. Lebel ayant été souffrant, elle ne put aller à Bayeux, mais ses appointements furent augmentés. Elle apprit que la phthisie continuait son œuvre et que son pauvre frère était condamné.

Elle tremblait toujours, craignant que sa fraude ne fût découverte. Un jour surtout, elle fut bien effrayée.

— Vous êtes le mari que je rêverais pour ma fille, lui dit M. Lebel, je me retirerais heureux des affaires après, notre fils serait votre associé, et j'aurais grande confiance en vous ; en votre cœur pour être un bon mari et en votre intelligence pour diriger la maison.

Marthe espéra que ce n'était qu'un propos en l'air ; mais toute la famille l'entoura de tant d'affection qu'elle s'effraya, se tenant dans une réserve inaccoutumée.

Enfin, un événement inattendu vint dénouer cette situation difficile.

Paul étant mort à Bayeux et M^{me} Duret venait trouver sa fille pour pleurer avec elle.

Elle arriva chez M. Lebel où elle croyait sa fille institutrice, demandant à un domestique :

— Priez M^{lle} Duret de venir sans lui dire qui est là.

Le domestique pensa que la visitouse avait voulu dire M. Duret.

On comprend le cri d'étonnement de M^{me} Duret en voyant apparaître sa fille sous ce costume masculin.

M. Lebel arriva aussi. Enfin, à genoux comme une coupable, Marthe finit par avouer la supercherie que lui avait inspirée son dévouement.

Tous pleuraient. Marthe d'un peu de honte, M. Lebel et M^{me} Duret d'attendrissement.

On convint que le soir Marthe viendrait dans la famille. Ce fut un coup de théâtre et une révélation lorsqu'on apprit le secret de la jeune fille.

Le fils de M. Lebel ne put réprimer un geste d'admiration, et, se penchant à l'oreille de son père, il lui dit :

— Puisqu'elle ne peut être ton fils, fais-en ta fille, donne-la moi pour femme !

Marthe est aujourd'hui M^{me} Lebel, et, la regardant avec admiration, son mari lui dit quelquefois en souriant :

— Maintenant, tu es une bonne mère, mais tu as été un bien brave jeune homme.

JACK MORAND.



L'ÉGLISE SAINTE-ANNE, A DÉTROT

DÉPUTÉ quelques jours, cette église canadienne-française, véritable chef-d'œuvre d'architecture, a été consacrée au service divin.

En contemplant l'église Sainte-Anne, qui passe à juste titre pour la plus belle de l'État du Michigan, les souvenirs se reportent naturellement aux anciens jours, car la paroisse Ste-Anne est contemporaine de Détroit.

Le 24 juillet 1701, La Motte Cadillac débarquait sur le sol de la future métropole du Michigan, et deux jours plus tard, il commença les fondations d'une humble chapelle. Qui eut pensé alors qu'un véritable monument serait un jour érigé à cette place, par la même paroisse, en l'honneur du Tout-Puissant ?

Un incendie, œuvre d'un sauvage, détruisit cette chapelle ainsi que plusieurs maisons environnantes, en 1703.

On traversait alors une époque agitée. Le pauvre aborigène, voyant ses domaines envahis de tous côtés par la race nouvelle, cherchait à se protéger lui-même en servant alternativement la haine des Français contre les Anglais et celle des Anglais contre les Français. C'est ainsi que le poste naissant de Détroit fut plusieurs fois attaqué par les Sauvages.

En 1706, le premier missionnaire, le Père Récollet Constantin de Hulle, fut tué dans l'une de ces échauffourées avec les Outaouais, et en 1712, lors de l'attaque des Renards, une nouvelle chapelle, qui avait été construite en dehors du fort, en 1708, fut incendiée par ordre du commandant français, afin qu'elle ne servit pas de retranchement aux Sauvages. De cette époque jusqu'en 1723, les colons se servirent d'une maison inoccupée comme chapelle.

En 1724, une ère de prospérité ayant commencé pour Détroit, une nouvelle chapelle fut érigée sous la direction du Père Bonaventure. En 1774, la population allait toujours en augmentant, la colonie était érigée en paroisse, et en mars 1750, Mgr Dubreuil, de Pontbriand, consacra une église plus belle et plus spacieuse que les précédentes. Dès cette époque, le pasteur de Ste-Anne reçut le titre de vicaire.

En 1797, le vicaire général Gabriel Richard arrivait à Détroit. Cet homme remarquable fit bientôt sentir son influence dans la colonie. En 1799, il repara et agrandit l'église : Nous aurons occasion de parler encore de ce digne serviteur de Dieu.

En 1805, un incendie terrible consumait toute la ville de Détroit, y compris l'église. Les colons, appauvris par cette catastrophe, n'étaient guère en état de s'imposer les sacrifices nécessaires

pour construire un temple digne de leur zèle, un édifice durable. Pendant près de quinze ans, ils adorèrent Dieu dans des édifices temporaires.

Le 9 juin 1818, on posa la première pierre d'une nouvelle église, et en 1820, on commença à célébrer la messe dans le soubassement. Mais ce ne fut qu'en 1828, le jour de Noël, que l'édifice fut consacré. Cette église qui subsista jusqu'en 1886, était de pierre et mesurait 60x116 pieds. Lors de sa construction, c'était l'un des plus beaux édifices à l'ouest de Montréal.

En 1880, les marguilliers vendirent une partie du terrain appartenant à la congrégation, puis, en 1886, le site même de l'église était vendu, et il fut décidé d'ériger la nouvelle église dans la partie ouest de la ville.

Les registres de Ste-Anne commencent en 1709, et plus d'une famille de Détroit peut reconstruire son arbre généalogique avec l'aide unique de ce vieux parchemin.

Sur ces registres, on trouve la signature de tous les commandants français du fort Ponchartrain et de plusieurs autres hommes qui ont joué un rôle important, parfois décisif, dans l'histoire de l'Ouest.

PRIMES DU MOIS DE DÉCEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Edouard Leblanc (\$50.00), 170, coin des rues Dorchester et Plessis ; Delle Adeline Cazalais, 155, rue Aqueduc ; J. Bte. Bélanger, 141, rue Iberville ; Dame M. Dépatie, 274, rue Wolfe ; Dame Tharsile Lussier [\$25.00], 191, rue Craig ; A. Descary, 854, rue St-Constant ; Dame T. D. Vadebonceur, 159, rue Guy ; M. Robillard, 10, rue Chaboillez ; Edouard Corbin, 342, rue Richmond ; Avila Archambault [\$15.00], 439, rue Wolfe ; Enclide Gauthier, 374, Ave. de Laval ; F. X. Paquette, 314, rue Hypolite ; A. Lefèvre, 108, rue Ste-Elizabeth ; Denis Morin, 17, Traverse Longueuil ; Théo. Lamontagne [\$4.00], 957, rue Miguonne ; Eusébe Sénécal, jr., 20, rue St-Vincent ; Delle A. Brodie, 75, rue des Allemands ; Gustave de Martigny, 15, rue Berri ; Olivier Deguise, 1290, rue Notre-Dame ; Delle Eugénie Hudon, 15 rue Rivard ; Jos. Durocher, 59, rue St-Martin ; Dame Louis McBeth, 305, rue Dame ; Pame Ferdinand Paquette, 58, rue St-Antoine ; Dame Julie Giguère, 186, rue St-Hubert ; Dame J. B. Picard, 9, rue Lusignan ; Delle Marie-Louise Payeur, 365, rue Armerst ; Alred Béchar, 375, rue Logan ; A. Bodard, 1593, rue St-Christophe ; Dame P. Ouellette, 16, ruelle Poêle ; O. Cauchon, 315, rue St-Laurent ; Wilfrid Popin [deux primes], 279, rue des Allemands.

Québec.—Charles Lamontagne, 40, rue St-Ambroise, St-Sauveur ; André Mailloux, rue Taschereau, St-Sauveur ; Amable Proulx, 55, rue St-Olivier ; Louis Laperrière, 208, rue Richetieu ; Joseph Dion, 8, rue Dorchester ; Delle Éléonore Juneau, 54, rue Scott ; Dame F. X. Fortier, 78, rue Dorchester ; Exir Noël, 13, rue Burton ; Napoléon Debigané, 123, rue St-Olivier ; Frs. Gingras, 97 rue Massue, St-Sauveur.

Trois-Rivières.—Delle Sophie Dupont ; J. C. Prince.

Ville St-Henri.—Stephen St-Denis, 3548, rue Notre-Dame.

Hull.—Magloire Carrière.

Pointe St-Charles.—Benoit Anmond, 74, rue Ropery.

Garthby Station.—Dr. G. Tremblay.

St-Louis, Mile-End.—Joseph David, 130, rue St-Laurent.

Farnham.—H. A. Bricau.

Le quarante-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRE (numéros de janvier), aura lieu SAMEDI, le 4 février à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

Un baromètre économique.—Voulez-vous avoir un bon baromètre, à bon marché ? Mettez une sangsue dans un bocal en verre blanc, d'une contenance d'un demi-litre et plutôt large qu'étroit. Couvrez l'orifice avec un morceau de toile dont le tissu ne soit pas trop serré, et vous aurez un baromètre très commode et qui ne vous demandera d'autres soins que de renouveler l'eau tous les douze ou quinze jours. Si la sangsue est roulée sur elle-même et sans mouvement au fond du bocal : beau temps. Si la sangsue monte à la surface de l'eau : mauvais temps, pluie. Si la sangsue parcourt le bocal avec une violence extrême : grand vent. Si la sangsue fait des soubresauts, si elle éprouve des convulsions : tempête.

LA MERE BONTEMPS.

PAROLES DE X...

MUSIQUE DE X...

Allegretto

La mè - re Bon temps s'en al - lait, Disant aux fil -
 let - tes, Dansez, Mes en - fants, Tandis que vous ê - tes jeu -
 net - tes ; La fleur de gai - té ne croît point l'é - té ; Née au
 printemps, Comme la ro - se, Cueillez - là dès qu'elle est é -
 clo - se ; Dansez à quinze ans, Plus tard il n'est plus temps. A vingt

A vingt ans, mon cœur Crut l'amour un dieu plein de charmes : Ce petit trompeur M'a fait répandre bien des larmes. Il est exigeant, Boudeur et changeant : Fille qu'il tient sous son empire Fuit le monde, rêve et soupire... Dansez à quinze ans, Plus tard il n'est plus temps.	Les jeux et les ris Dansèrent à mon mariage, Mais bientôt j'appris Qu'il est d'autres soins en ménage ; Mon mari grondait, Mon enfant criait... Moi, ne sachant auquel entendre, Sous l'orage pouvais - je me rendre ? Dansez à quinze ans, Plus tard il n'est plus temps.
---	---

Le temps arriva
Où ma fille me fit grand mère
Quand on en est là
Danser n'intéresse guère.
On toussa en parlant,
On marche en tremblant ;
Au lieu de danser la gavotte,
Dans un grand fauteuil on radote...
Dansez à quinze ans,
Plus tard il ne sera plus temps.

USAGES ET COUTUMES

Coutumes pittoresques du mariage (anciennes et modernes)

Dans l'église grecque, le jour du mariage, le prêtre pose sur la tête des époux des couronnes de lys et d'épis, symbole de pureté et de prospérité. Cela nous paraît être un souvenir du paganisme, bien plutôt qu'un rite chrétien. Quelquefois, ces couronnes sont en argent, et si les mariés sont des personnages, deux des assistants, nommés *dronychs*, les soutiennent au-dessus de leurs têtes. Le célébrant bénit aussi les anneaux que les époux échangent ; puis il leur présente un verre de vin, qu'ils boivent alternativement en trois fois. Ils tournent aussi trois fois autour de la table sur laquelle on a déposé leur saint préféré. Le pope impose les mains sur leurs têtes inclinées, en disant : "Croissez et multipliez. Que nul homme ne sépare ce que Dieu a uni." C'est alors que l'époux donne à sa femme le baiser d'amour... en la prenant par les oreilles, hélas ! Et l'épousée quitte sa coiffe de jeune fille pour prendre celle des femmes. En Russie, quand la mariée met le pied hors de l'église où on vient de

lui donner... un maître, on jette sur elle des poignées de cônes de houblon, avec le souhait de lui voir donner à son mari des enfants aussi nombreux que les fruits dont on la couvre ; ou un clerc enveloppé d'une peau de mouton, la salue avec le vœu de voir naître d'elle des fils en aussi grand nombre que son vêtement a de poils. Autrefois, et peut-être l'usage a-t-il prévalu en quelques parties de la Russie, en arrivant à la maison de son mari, l'épouse s'agenouillait devant lui et lui enlevait une de ses bottes. Un fouet était caché dans l'une, dans l'autre, on avait introduit un bijou. Si, par fortune, elle tombait sur le joyau, c'était un présage heureux ; si elle trouvait le fouet, elle en recevait un coup léger sur ses souliers, et c'étaient les prémices du traitement qu'elle avait à subir dans la vie conjugale.

Si inférieure que fut leur position dans la maison de l'époux, toutes les jeunes filles aspiraient à se marier de bonne heure. Et elles traduisaient ce désir en peignant des grandes fleurs jaunes sur les murs blanchis à la chaux de l'isba paternelle. Ceux qui passaient étaient avertis que la cabane renfermait une fille à marier.

Dans cette même Russie, ceux qui aiment l'argent se marient à Pâques ; si on désire la santé, on choisit l'Ascension ; à la Pentecôte on obtient la paix ; à la Trinité, Dieu donne une nombreuse progéniture.

ANN SEPH.

LES PREMIERS SOINS

LES CRAMPES

Symptômes.—Chez les personnes nerveuses, ou à la suite d'efforts pour soulever, tirer ou traîner quelque chose, dans les mouvements d'extension pour bâiller, sauter, nager, etc. ; dans certaines maladies, la dysenterie, le choléra, l'empoisonnement par le plomb, il peut se produire une contraction spasmodique d'un muscle ou d'une portion de muscle avec douleur très vive et dureté dans le point où se fait sentir la crampe. La durée de la crampe est, en général, de quelques minutes, mais le mal revient bientôt. Son siège le plus ordinaire est le mollet, on l'observe aussi aux doigts, chez les écrivains, les dessinateurs.

En attendant le médecin.—Frictionner avec la main ou avec un morceau de flanelle sèche ou trempée dans l'eau de-vie ou malaxer entre les doigts la partie douloureuse.

Comprimer circulairement avec un ruban le membre malade. Appliquer des compresses mouillées, froides. Poser le pied nu sur le carreau froid de la chambre ou le marbre, dans les cas de crampe au mollet. L'extension forcée du muscle contracté peut aussi calmer la douleur.

LE BON CONSEILLER.

Se basant sur le témoignage archéologique, un écrivain anglais prétend que la race humaine devient plus haute, l'augmentation sur la moyenne de la hauteur semble être d'environ un pouce et un quart dans chaque 1,000 ans. Le mesurage de vieilles armures montrent une augmentation marquée dans la hauteur de l'aristocratie anglaise durant 500 ans. Les anciens cercueils trouvés en Angleterre indiquent que les Romains ne pouvaient pas avoir dépassé cinq pieds cinq pouces en hauteur moyenne. Vingt-cinq momies égyptiennes donnent une moyenne de 61 pouces pour les hommes et 55 pouces pour les femmes. La momie de Cléopâtre mesure environ 54 pouces, et la plus ancienne momie d'un roi égyptien, a seulement 52 pouces de longueur.

DECES

En cette ville, le 17 du courant, à l'âge de trois ans et trois mois, Joseph-Gaston-Léopold, enfant de M. Louis Montpetit, boucher.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY K. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the IN NEW YORK.

CHAPEAUX!

Demandez à voir l'assortiment considérable de

LAINAGES,

Tels que Châles de choix, Capelines élégantes et articles de tous genres.

Manchons en peluches tous nouveaux faits sur commande.

Etoffes à robes, la fureur du jour à New-York et très appréciées à Montréal.

Les femmes élégantes sont surtout priées de visiter nos salons.

Nos prix ont été spécialement réduits afin de diminuer notre stock.

Nous invitons les DAMES de ne pas manquer de faire des achats exceptionnels, surtout en fait de

MANTEAUX,
MANCHONS,
CHAPEAUX,
LAINAGES,
ETC., ETC.

Mlle CHAMPAGNE,

1648, RUE SAINTE-CATHERINE



Chester's Cure!

Pour la Toux
L'Asthme Rhumes
Brouchites Catarrhe
Enrouements Etc., etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue Lagarochetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉ PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 343.—CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

Placer les lettres de la phrase suivante dans un ordre tel qu'elles produisent, par leur assemblage, le titre d'une fable de La Fontaine :

LA COUR LE REND BÊTE

SOLUTIONS :

No 341

Sans mon Premier tout serait fade,
Deux orne le front de Cérès,
Trois est gardé par le malade
Et connaît nos rêves dorés.

S E L
E P I
L I T

No 342.—Le mot est : éclair.

ONT DEVINE :

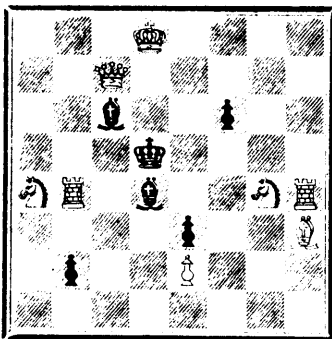
R. Roy, Ottawa ; F. X. Cloutier, L'Islet ; Dame S. Plante, Schreiber, Ont. ; Alfred Alarie, Gaudiose Noël, Cédias Fortier, Maurice Dion, Lévis ; Almanzor Lacasse, Alex. Lavoie, A. Passepoil, Québec ; Charles-Aime Greffard, Mlle Evelina Depocas, Arthur G., Amable Savard, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal ; Alphonse Morency, Québec ; J. B. St-Laurent, Ottawa ; Mlle Mary Baker, Beauharnois ; J. M. Pigeon, Hochelaga.

Ayant reçu plusieurs bonnes réponses à notre problème au sort, et M. Amable Savard, de Montréal, est le gagnant de la prime.

Nous le prions en conséquence de nous envoyer son adresse.

LES ÉCHECS

Composé par M. John Henderson, Montréal
NOTES—6 pièces



BLANCS.—8 pièces
Les Blancs font mat en 2 coups

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément la poitrine et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

A. F. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montréal

A tous ceux qui ne croient pas
AUX PROPRIÉTÉS DE

L'EAU SAINT-LEON

QUÉBEC, 14 OCTOBRE, 1837.

A la Compagnie d'Eau St Léon,

Messieurs.—J'ai souffert pendant cinq ans du Rhumatisme, de la Goutte, et j'ai employé un grand nombre de remèdes, mais sans pouvoir obtenir de soulagement, lorsqu'enfin je commençai à faire usage de L'EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON, nouvellement puisée des sources. J'ai trouvé que c'était un excellent remède ; elle m'a donné une complète satisfaction. Je conseille vivement aux autres de l'employer pour ces sortes de maladies.

L. A. BOISVERT.

Propriétaire du Restaurant Commercial.
Président de l'Association des hôteliers
licenciés de Québec

Signé d'avant moi,
OWEN MURPHY, M.P., J.P.

Cette eau célèbre est vendue par tous les pharmaciens et épiciers à 25 cts le gallon.

En vente aussi en gros et en détail au

DÉPÔT CENTRAL :

No 54, PLACE VICTORIA,
A. POULIN, Gérant.

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES :

Modes Françaises, Anglaises, Américaines. Etoffes à Robes et à Manteaux de la dernière nouveauté.

DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeds, Draps, Tricots Français, Anglais, Écossais dans les patrons les plus fashionables. Tailleurs et Modistes de première classe. Tois, Prélarts, Nets à Rideaux, ainsi que toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne

27956



Nourriture fortifiante, aliments pour les malades

Aucun aliment ne peut être pris et digéré aussi facilement que le

JOHNSTON FLUID BEEF

ETRENNES! ETRENNES!!

Le plus beau choix de Livres d'Étrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS,

255-257 RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

Livres illustrés, Albums d'Images en grande variété, Livres de Fêtes, albums riches, Articles Religieux, Chapetres, Médailles, Médallions et Croix — Albums pour photographes, Albums à Auto-graphes, Sacs pour Dames (Satchels), Flacons pour parfums, garnitures pour gants et mouchoirs (d'articles nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la poste, à toute demande de renseignements.

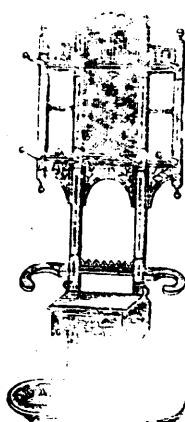
DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

18-RUE SAINT-LAURENT-18

MONTREAL



Meubles de fantaisie pour les Fêtes

Meubles pour Salons en groupes de 3 à 6 morceaux,

Chaises en bois plié de Vienne (Autriche).

Chaises en jonc de Chine, nouveaux genres.

Tables, Ecrétaires, Tabourets, etc., etc.

—CHEZ—

WM. KING & CIE.,

NO 652, RUE CRAIG

On demande des Agents Etablie en 1870.

POUR PLACER DES

Articles de Pépinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux, âgés de 25 ans et plus, pourroit se procurer de l'ouvrage pour les

DOUZE MOIS PROCHAIN.

Expérience inutile. On donne tous les renseignements nécessaires, nous prenons à SALAIRE FIXE, et nous payons les dépenses. Adresse (donner âge et envoyer photographie)

STONE & WELLINGTON.

242, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

J. W. BEALL, Gérant.

Arrangements spéciaux.

Pépinières Fonthill, Ont. Etablies en 1842
165 acres, les plus grandes pépinières du Canada.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS :
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
Moutarde Française, Glycérine, Colofortine,
Huile d'Olive en 4 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

BATISSES DES SŒURS) MONTREAL

CHEZ S. A. DE LORIMIER (SUCCESSEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en montant. Chaussettes en mérinos ou en laine extra, valeur 25c. Chemises faites à ordre. 1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

LE 15 FEVRIER PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rific, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Nombres et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morillons, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la carie.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rific.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir le visage et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les brûlures, maigrissures, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25c) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la poste.

ALFRÉD LIMOGES, St-Eustache, P.-Q.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 28 janvier 1888

PAULINÉ

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

LASCARS donna l'ordre d'aller sans perdre une minute chercher des prêtres, il enjoignit de transformer la chambre à coucher en une chapelle ardente, et de prendre les mesures nécessaires pour que les cérémonies funèbres eussent lieu le lendemain avec l'éclat et la pompe que comportaient la position sociale et la grande fortune du défunt.

Puis, aussitôt ces ordres donnés, il retourna dans le cabinet voisin, où il s'enferma, et tirant de son sein le testament de Philippe Talbot, il rompit, d'une main tremblante d'émotion, le large cachet de cire noire.

Cette émotion se calma bientôt pour faire place à une satisfaction sans bornes. L'événement confirmait les dernières prévisions de Roland, et le testament du vieillard était tel, de tous points, qu'il pouvait le souhaiter.

Voici ce qu'il lut :

« A la veille d'un duel dont l'issue est incertaine et me sera sans doute fatale, je veux mettre mon âme en paix avec le Dieu de justice devant qui je paraîtrai peut-être demain, je veux réparer, autant qu'il m'est donné de le faire, la seule faute vraiment grave, la seule action detestable qui déshonore ma vie et pèse lourdement sur ma conscience.

« Le gentilhomme avec lequel, dans quelques heures, je croiserai le fer, m'a nommé tout haut : CAIN ! c'était justice !... je méritais cette sanglante injure, car si Dieu me disait : Qu'as-tu fait de ton frère ?... je ne pourrais que me taire, ou comme le premier meurtrier, il me faudrait répondre : Seigneur, vous ne me l'avez pas donné en garde !...

« Pendant la moitié de ma longue carrière je fus aveuglé par une injuste haine dont je reconnais trop tard aujourd'hui toute l'injustice, toute la cruauté, toute la folie !...

« Abandonné par moi, méconnu par moi, renié par moi, chassé par moi, Georges Talbot, mon frère, a vécu pauvre, il a connu toutes les douleurs de la ruine, toutes les angoisses d'une misère imméritée, quand je n'avais qu'à étendre la main pour le soutenir et pour le relever !

« Il est mort misérable, tandis que j'étais riche ! sans doute il m'appelait à son heure suprême !... je ne suis pas venu !... Cain, le meurtrier d'Abel, ne s'est pas montré cruel !...

« Je m'en repens de cette infamie. Je supplie mon frère de me pardonner... Je lui demande à genoux d'implorer pour moi la miséricorde divine.

« Georges Talbot avait un enfant, une fille, Pauline Talbot, ma nièce. Je lègue à Pauline Talbot

ma fortune tout entière (hélas ! réparation tardive !...); le détail et les titres de cette fortune, qui monte à près de trois millions de livres, se trouvent dans le troisième tiroir du meuble d'ébène incrusté de cuivre qui fait face à mon lit dans la chambre à coucher de mon hôtel.

« Et maintenant, oh ! comble de honte ! il faut bien que je l'avoue, j'ignore ce qu'est devenue Pauline Talbot, mon unique parente ! Je ne sais même pas si la pauvre et chère enfant a survécu à son malheureux père, dont la mort, apprise par hasard il y a quelques mois, m'a laissé froid et insensible !...

« Je compte assez sur le caractère noble et généreux de M. le baron Roland de Lascars et sur la sincère affection qu'il me témoignait, pour espérer qu'il voudra bien m'aider à réparer mon crime !...

« Je le nomme, en conséquence, mon exécuteur testamentaire, et je le conjure de n'épargner ni l'argent, ni les démarches, pour retrouver ma nièce et mon héritière, Pauline Talbot, et la mettre en possession de tous mes biens.

« Dans le cas où, ce qu'à Dieu ne plaise ! la fille de mon frère n'existerait plus, mon hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine deviendrait une maison d'asile destinée à recevoir de jeunes orphe-

j'aurai trois millions ! Allons, mon étoile est brillante et je dois la bénir !

Une heure après, les prêtres de la paroisse arrivaient ; des cierges innombrables s'allumaient autour du cadavre, et les psaumes de la pénitence, lentement psalmodiés, remplissaient la vaste chambre d'un murmure solennel et monotone.

Lascars prit le chemin de l'appartement meublé où il avait donné rendez-vous à Sauvageon et à La Morlière.

Le chevalier n'était pas encore arrivé, mais Sauvageon accueillit son maître avec force gémissements et lamentations au sujet de la mauvaise chance qui le poursuivait d'une manière si acharnée, et qui se traduisait pour lui en horions de toutes sortes, au grand préjudice de son pauvre corps.

—Animal, lui répondit Lascars en riant, frictionne tes meurtrissures, cesse de te plaindre et réjouis-toi, car ta fortune est faite !

—Ma fortune est faite ! répéta Sauvageon partagé entre le doute et l'espoir, monsieur le baron parle sérieusement ? monsieur le baron se gausse de moi ?

—Foi de gentilhomme, je parle sérieusement... te voilà riche, puisque je le suis.

Cette assurance si formelle, si positive, à laquelle il semblait impossible de ne pas croire, mit Sauvageon hors de lui-même.

A la fin il reprit son calme et discontinua ses évolutions chorégraphiques.

—Monsieur le baron veut-il avoir la grande bonté de me pincer le bras jusqu'au sang ? dit-il tout à coup.

—Te pincer jusqu'au sang ? s'écria Lascars, dans quel but ?

—Dans le but de me donner l'assurance que je ne rêve pas et que véritablement je suis riche...

—Epreuve inutile, mon garçon, tu es parfaitement éveillé... je te le certifie de nouveau.

—Dans ce cas-là, ma fortune, monsieur le baron, à combien ça



Ne voyez-vous pas, là-bas, quelque chose qui ressemble à un corps de femme ?...—Page 60, col. 3.

lines, et tous les revenus de ma fortune serviraient à les élever, à les entretenir et à leur constituer des dots, quand viendrait le moment de les marier...

« Cet établissement de bienfaisance porterait le nom d'ASILE TALBOT, non pour éterniser ma mémoire, mais pour conserver et pour faire bénir le nom de mon père et de sa famille.

« Je prie M. le baron de Lascars de vouloir bien accepter, comme souvenir de son vieil ami, le diamant monté sur émail noir que je porte au doigt annulaire de la main gauche, et les deux grands tableaux, l'un du Titien, l'autre de Luca Giordano, qui se trouvent dans le grand salon de mon hôtel, et dont l'authenticité est reconnue.

« Enfin, je donne et lègue mon âme à Dieu, et je le supplie de la recevoir en sa miséricorde »

.....
Suivaient la date et la signature : PHILIPPE TALBOT DE LA BOISSIÈRE.

Au moment où Lascars achevait la lecture de ce testament, qui certes était remarquable malgré sa forme un peu emphatique, les rayonnements d'une joie infernale illuminèrent son front et ses yeux.

—Trois millions !... murmura-t-il avec une indicible expression de cupidité, dans quelques jours

peut-il se monter, s'il vous plaît ?...

—Quelle somme te semblerait nécessaire pour atteindre, pour dépasser même tes espérances les plus ambitieuses ? demanda Lascars.

Sauvageon baissa la tête, ferma les yeux à demi, remua les lèvres, agita les doigts et parut se livrer pendant quelques secondes à des calculs d'une complication infinie.

—En ! bien, fit Roland avec un sourire, ce chiffre est-il enfin fixé ?

—Oui, monsieur le baron.

—Dis-le donc, alors.

—Je n'ose pas.

—Pourquoi ?

—C'est qu'il s'agit de choses par-dessus les maisons.

—Pau importe... Voyons ces choses...

—Puisque monsieur le baron veut absolument le savoir, ça irait bien jusqu'à vingt mille livres... Mais c'est histoire de dire des folies !... Je ne suis pas assez sot pour supposer que monsieur le baron me donnera de pareilles sommes.

—Suppose, mon garçon, suppose, et tu seras dans le vrai... Tu auras tes vingt mille livres.

—Pas possible !..

—Tu les toucheras dès demain.

—Mais alors, monsieur le baron, je pourrai

donc réaliser mon rêve!... mon beau rêve!... s'écria Sauvageon avec ivresse.

—Ce rêve, quel est-il?

—C'est de posséder sur le bord de l'eau, quelque part auprès de Paris, une petite maison, une vraie maison, bâtie en pierres, couverte en tuiles, avec une cave et un grenier.

—Tu posséderas la maison... C'est convenu! Et une fois propriétaire, que feras-tu de ta propriété?

—J'en ferai une petite guinguette, monsieur le baron, une vraie guinguette, avec du vin dans la cave et des jambons pendus dans la cheminée... J'aurai un bateau, un vrai bateau, qui ne devra rien à personne, et je pêcherai moi-même des goujons que ma petite servante fera frire... car j'aurai une petite servante... une vraie servante, monsieur le baron.

—Tu pourras même en avoir deux, si le cœur t'en dit... répliqua Lascars en riant.

—Une suffira, monsieur le baron... seulement, je tiens à ce qu'elle soit de la Bourgogne... il vient de là de beaux brins de filles... ah! je serai un heureux gaillard... Je prendrai pour enseigne: le *Goujon Aventureux*, et mes clients seront si nombreux que je ne saurai plus auquel entendre; de vrais clients, monsieur le baron... pas des *Lapins*... Ah! non, par exemple!

Un coup de sonnette interrompit les extases de Sauvageon, et le futur propriétaire du *Goujon Aventureux* courut ouvrir au visiteur, qui n'était autre que le chevalier de La Morlière.

LVIII

L'entretien du baron et du chevalier fut très court. Roland remit la somme promise à celui qui venait de lui servir de *bravo*, et s'engagea de nouveau à lui compter à l'époque convenue, c'est-à-dire un mois plus tard, le reste du prix du sang.

Il le congédia aussitôt après, et se rendit à l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Le bruit de l'événement accompli dans la matinée s'était répandu rapidement. Lascars trouva l'hôtel plein de gens de loi, venus les uns pour prendre des informations au sujet de la mort violente de Philippe Talbot, les autres pour mettre les scellés sur tous les meubles et sur tous les papiers, dans l'intérêt des héritiers encore inconnus.

Le baron se mit en rapport successivement avec les uns et avec les autres.

Aux premiers, il s'empressa de donner les détails relatifs au duel de Vincennes; il leur certifia en outre que les choses s'étaient passées loyalement, d'une façon tout à fait irréprochable, et le comte de Guibray, présent à l'hôtel, confirma ce témoignage, que son honorabilité connue rendit d'un grand poids.

Aux gens de loi Lascars produisit le testament de Philippe Talbot; il leur déclara sa qualité d'exécuteur testamentaire, et en cette qualité il assista à l'apposition des scellés, formalité légale qu'il était impossible d'éviter, et qui d'ailleurs ne pouvait lui causer aucun préjudice, car c'est seulement comme mari de Pauline, légataire universelle, qu'il comptait rentrer en maître à l'hôtel.

Le lendemain du duel eurent lieu les funérailles de Philippe Talbot. Elles furent magnifiques, et jamais obèques de prince ne servirent de prétexte à d'aussi rares magnificences. Jamais somptueux cortège, accompagnant un cercueil au cimetière, ne se mit mieux en pleine révolte contre l'adage philosophique: *Memento, homo, quia pulvis es!*

Les nombreux parasites des soupers et des fêtes de M. de La Boisière firent au char funèbre l'honneur de le suivre jusqu'au Père-Lachaise, mais ils trouvèrent convenable de charmer l'ennui du voyage en disant beaucoup de mal du défunt. Ainsi va le monde! volontiers l'humanité prendrait pour devise: On ne doit la flatterie qu'aux vivants... et encore l'humanité ajouterait sans aucun doute: quand ils sont riches...

Lascars, presque seule entre tous, se conduisit avec la convenance la plus parfaite. Sa contenance fut sérieuse, sa physionomie exprima la tristesse et les regrets pendant toute la durée de la lugubre cérémonie, enfin il prononça, près de la tombe ouverte, quelques paroles pleines d'émotion et vraiment éloquentes dans leur simplicité.

Lorsque les dernières pelletées de terre eurent comblé la fosse, que devait recouvrir un peu plus tard un splendide monument de marbre noir, Las-

cars se retira le dernier, et, après avoir passé au logis qui lui servait de pied-à-terre, et s'être muni de divers papiers, parmi lesquels se trouvaient son acte de naissance et celui de Pauline Talbot, il reprit le chemin de Bougival. Sauvageon l'accompagnait. Ce digne serviteur, quoique riche de vingt mille livres données le matin même par Lascars, avait consenti de fort bonne grâce (moyennant la promesse d'une nouvelle gratification) à ne se séparer de son maître que dans quelques jours, et par conséquent à retourner au Moulin-Rouge avec lui. Roland, nos lecteurs le comprennent facilement, n'avait plus désormais qu'une idée fixe, celle de hâter, autant que cela dépendrait de lui, un mariage qui devait le rendre trois fois millionnaire; il annonça donc à Pauline que, dès la semaine suivante, il la conduirait à l'autel, et il alla aussitôt après trouver le curé de Bougival pour solliciter de lui la dispense des deux bans, et pour lui porter les papiers relatifs à l'unique publication qui fût indispensable. A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, le mariage civil n'existait pas encore, et c'était seulement à l'autorité ecclésiastique qu'il appartenait de consacrer et de légitimer les unions. Lorsque Lascars eut quitté la maisonnette du Bas-Prunet, madame Audouin ne songea point à dissimuler les transports de la joie exaltée, exubérante, qui s'était emparée d'elle en apprenant la nouvelle apportée par lui. Pendant plus d'une heure cette vénérable matrone eut vraiment l'air d'une folle; elle ne pouvait se tenir en place; elle frappait dans ses mains; elle embrassait Pauline de minute en minute, et elle répétait d'une façon toujours identique, mais avec les intonations les plus variées:

—Il va donc luire enfin, ce jour trois fois béni où je verrai ma fille chérie mariée! où je la verrai heureuse! où je la verrai baronne!... Quand j'aurai atteint le soir de ce jour d'allégresse, Seigneur, appelez-moi près de vous!... Tirez-moi de ce monde!... Je n'aurai plus rien à faire ici-bas!...

Pauline, nous le savons, était bien loin de partager ces transports et cette exaltation délirante. Elle avait promis; elle ne songeait point à revenir sur la parole donnée; elle s'était librement fiancée à Lascars; elle se disait que librement elle deviendrait sa femme, mais elle savait bien que lorsque sonnerait l'heure suprême du mariage, lorsqu'elle aurait à prononcer devant Dieu le *oui* solennel, il n'y aurait au fond de son cœur, au lieu d'amour, qu'une douce et calme résignation.

—J'aimerai mon mari comme on aime un frère, se disait-elle avec une ingénuité touchante, n'est-ce pas assez pour le rendre heureux?...

Le reste de la semaine s'écoula. Il avait été convenu entre Lascars et le curé de Bougival que la publication des bans aurait lieu le dimanche suivant et que le mariage serait célébré le mardi. Roland partit pour Paris le vendredi soir; il revint le samedi, apportant à sa fiancée une robe de noce, de soie blanche, recouverte de merveilleuses dentelles d'Angleterre, et un voile d'une richesse incomparable. La couronne et le bouquet joints à cette parure étaient des chefs-d'œuvres, et, sur les pétales des fleurs d'oranger symboliques, de petits diamants figuraient des gouttes de rosée. La robe, le voile, le bouquet et la couronne valaient au bas mot vingt-cinq mille livres.

Pauline admira sincèrement ces merveilles princières, puis, après avoir témoigné son admiration, elle ajouta:

—Seulement c'est trop beau, trop riche surtout, pour une pauvre fiancée comme moi.

—Chère Pauline, répondit Lascars, en jetant un regard presque passionné sur le divin visage de la jeune fille, qu'une légère pâleur rendait plus adorable encore, pour vous rien n'est trop beau, pour vous rien n'est trop riche... je voudrais être roi afin de mettre à vos pieds des parures de reine...

Ces paroles prononcées d'une voix émue par le baron, qui, tout en parlant, courbait le genou devant Pauline comme devant une image sainte, remplirent d'un trouble délicieux l'âme de la jeune fille. Pour la première fois il lui sembla sentir se fondre à demi les glaces de son cœur, et elle se demanda bien bas, en regardant Lascars à la dérobée:

Pourquoi ne l'aimerais-je pas plus qu'un frère?

Le même soir, après le départ de son fiancé, elle essaya, avec l'aide de madame Audouin, la robe blanche des vierges épouses. Elle attacha sur ses cheveux blonds le long voile de dentelle; elle se couronna des fleurs d'oranger; elle fixa sur son sein le bouquet virginal. Quand cette toilette fut achevée, madame Audouin se recula de quelques pas, et, levant les yeux et les mains vers le ciel, elle s'écria avec une extase véritable:

—Mon Dieu... mon Dieu... que tu es belle, ma Pauline!... Ah! tous les anges du paradis peuvent descendre de là haut! je suis bien sûre qu'ils ne seront pas si beaux que toi!

La jeune fille, souriant et rougissant à la fois, se regarda dans le petit miroir que madame Audouin s'empressa de lui présenter, et malgré sa modestie naturelle, force lui fut de s'avouer à elle-même que, si la bonne dame exagérait, du moins elle n'exagérait pas beaucoup. Pendant toute la journée du dimanche, Lascars, avons-nous besoin de le dire, ne quitta pas la petite maison du Bas-Prunet. Une sorte de transformation s'opérait auprès de Pauline dans l'âme bronzée et dans le cœur de marbre du bandit-gentilhomme... Il subissait à son insu l'ascendant de cette nature d'une pureté idéale... Une tendresse toute différente des brutales passions qu'il avait éprouvées jusqu'à ce moment s'emparait de lui... Enfin il oubliait presque la grande fortune de l'orpheline et ne voyait plus en elle qu'une délicieuse et timide enfant qui, le surlendemain serait sa femme. Cette journée passa comme un éclair, pour Pauline aussi bien que pour Lascars, et, le soir venu, la jeune fille, en posant sa tête sur l'oreiller et en s'endormant, se sentit plus heureuse qu'elle ne se souvenait de n'avoir été pendant son enfance.

Pourquoi donc, le lendemain matin, à son réveil, était-elle pâle comme une morte? Pourquoi donc un large cercle d'azur estompait-il le contour de ses grands yeux noirs? Pourquoi donc, enfin, son regard, si doux et si calme d'habitude, exprimait-il une sorte d'égarément? C'est que Pauline avait fait un rêve étrange et poignant, un rêve dont le souvenir loin de s'effacer à la manière des vapeurs nocturnes que dissipe un rayon de soleil, devenait d'instant en instant plus distinct, et prenait une netteté si grande que la jeune fille, dans son trouble, avait peine à se persuader que le songe bizarre et de funeste augure, ne fût point la réalité elle-même. Le rêve avait reporté d'abord Pauline au milieu des scènes effroyables de la rue Royale pendant la nuit du 30 mai... elle avait vu tomber son père sous ses yeux... elle avait lutté contre les bandits qui voulaient la séparer du corps sanglant du vieillard et l'entraîner avec eux... elle allait succomber à ses violences, elle allait mourir sans doute, lorsque s'était montré à elle soudainement, comme une apparition rayonnante, comme un héros féérique des temps chevaleresques, ce beau gentilhomme inconnu dont le souvenir la poursuivait encore si peu de temps auparavant... Pleine de confiance, de reconnaissance, d'enthousiasme, elle se suspendait au bras de ce sauveur que Dieu lui envoyait, et qui lui disait à voix basse, avec un accent d'ineffable tendresse: *Suivez-moi sans crainte, Pauline, votre père vous sera rendu...* Elle marchait à ses côtés, et il lui semblait qu'à chaque pas qu'ils faisaient ensemble, le péril s'éloignait pour ne plus revenir, le tumulte s'apaisait et la sérénité la plus douce succédait à l'épouvante la plus profonde. Tout à coup Pauline sentit de nouveau son cœur se serrer, et ses angoisses un instant dissipées, renaître. Un ennemi inattendu se dressait devant la jeune fille et devant son généreux sauveur. Il était seul, mais plus terrible, plus dangereux à lui seul que tous les autres ensemble. C'était Lascars.

—Place! lui criait, l'épée haute, le gentilhomme inconnu.

Et Lascars répondait:

—Vous ne passerez pas!

Pauline, alors éperdue, baignée d'une sueur froide, incapable de se mouvoir, incapable de pousser un cri, assistait à l'un de ces combats formidables que l'on rencontre à chaque page dans les chroniques et dans les légendes du moyen âge. Lascars et l'inconnu s'attaquaient avec une impétuosité haineuse à laquelle le rêve de la jeune fille donnait des proportions fantastiques. Les ténèbres se faisaient autour des deux hommes, ténèbres profondes, éclairées seulement par les

grandes flammes bleues qui jaillissaient des épées entre-choquées. Ces lueurs effrayantes montraient à Paulines des corps déchirés, des blessures béantes d'où le sang coulait à flots. Soudain, et, avec cette absence complète de logique et l'enchaînement qui est l'un des caractères distinctifs des actions auxquelles on assiste dans les songes, la scène changeait; l'inconnu n'était plus là; une lumière éclatante inondait un ciel sans nuages et Pauline marchait lentement, à côté de Lascars, au milieu de campagnes d'une fraîcheur délicieuse. Le baron se penchait vers la jeune fille; il murmurait tout bas à son oreille des paroles d'amour, il lui donnait le doux nom de fiancée, et, à mesure que l'orpheline l'écoutait, l'image du gentilhomme inconnu devenait de plus en plus vague dans sa pensée, sans cependant s'effacer entièrement. Encore une fois la scène changea. Pauline, vêtue de blanc, portant le voile, la couronne et le bouquet de mariée, accompagnait Lascars à l'église où la messe des noces allait se célébrer. Quelques pas à peine la séparaient encore du portail; elle voyait des cierges allumés sur l'autel; elle voyait la vapeur parfumée de l'encens monter vers la voûte en nuages bleuâtres. Alors elle entendit une voix derrière elle, une voix douce, et ferme pourtant, qui fit bondir son cœur... Cette voix disait : Pauline as-tu donc oublié?... ne sais-tu plus que nous nous aimons?... Pauline, je t'appartiens et tu dois m'appartenir... Arrête, il en est temps encore!... au nom de notre amour, au nom de ton bonheur... garde-toi! garde-toi pour moi!... L'orpheline se retournait frémissante et voyait la noble figure du gentilhomme inconnu dont le regard était suppliant, mais qui, comme entraîné par une force invisible, s'éloignait d'elle en lui tendant les bras.

— Reste... balbutia-t-elle... ne t'en va pas, si tu veux me sauver.

— Garde-toi! répétait-il, gare-toi! je reviens.

— Ah! dit Pauline, il sera trop tard.

— Oui, trop tard!... s'écria le baron d'une voix sombre, trop tard!... car tu es à moi, et rien au monde ne saurait l'arracher de mes mains!

An même instant l'église disparut; un site désolé, d'un aspect sinistre et terrible, remplaça la verte campagne. Devant l'orpheline un abîme se creuse, plein de sombres vapeurs sous lesquelles on entendait mugir un torrent qu'on ne voyait pas. Pauline sentit son sang se glacer dans ses veines; une inexprimable terreur s'empara de tout son être; elle voulut reculer; elle voulut fuir. Lascars saisit ses mains meurtries et la traîna vers le gouffre en lui disant :

— Tu ne m'échapperas pas!... Regarde! voilà les domaines dont tu seras la dame et la maîtresse. viens avec moi, viens, ma fiancée... viens, ma femme!

— Au secours! cria Pauline d'une voix défaillante, au secours! il me tue!

Lascars lui répondit par un éclat de rire infernal. La malheureuse se débattit sous l'implacable étreinte... elle espérait encore... elle espérait toujours... l'inconnu n'avait-il pas dit : *Garde-toi, je reviendrai!* Elle lutta malgré sa faiblesse, elle lutta longtemps! Lascars grinçait des dents et redoublait d'efforts... Pauline s'épuisait. De minute en minute, de seconde en seconde, la distance qui la séparait de l'abîme se faisait plus étroite. Soudain son cœur cessa de battre... La terre manqua sous ses pieds, elle se sentit rouler dans le vide...

En ce moment, l'orpheline ouvrit les yeux. Il faisait grand jour. Elle vit au-dessus de sa tête le bénitier de faïence qui couronnait l'image de la Vierge; elle vit en face de son lit, les meubles grossiers mais propres de sa chambrette. Elle entendit, dans la pièce voisine, les allées et les venues de madame Audouin qui retrouvait presque son activité juvénile pour mettre en ordre le pauvre ménage. Sa première pensée fut une pensée d'actions de grâces.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, je vous remercie soyez béni! ce n'était qu'un rêve!

Mais, presque aussitôt elle ajouta :

— Pourtant, si c'était un présage!

Pendant quelques minutes, elle se plongea dans une muette et sombre rêverie, puis, comme les souvenirs du monstrueux cauchemar auquel nou

avon assisté, amenaient à leur suite de nouvelles angoisses en même temps qu'une défaillance presque complète de l'esprit et du corps, elle essaya de les mettre en fuite, ou du moins de leur donner le change en forçant sa pensée à se porter sur d'autres objets. Elle quitta ce lit qui venait d'être pour elle, pendant toute la nuit, une véritable couche d'agonie; elle revêtit rapidement une robe du matin, et elle alla rejoindre madame Audouin. L'excellente femme était dans le jardin. Elle glanait çà et là quelques fleurs devenues rares, les dernières de la saison, pour en garnir les deux vases qui formaient l'unique ornement de la maisonnette. En voyant venir Pauline, elle poussa une exclamation de joie, qui se changea en un cri de surprise presque douloureuse lorsqu'elle regarda la jeune fille avec attention.

— Ah! grand Dieu, mon enfant chérie, balbutia-t-elle, qu'as-tu donc? est-ce que tu es malade ce matin?

— Non, ma bonne Audouin, pas le moins du monde... répondit l'orpheline en appelant sur ses lèvres pâles un sourire un peu contraint, pourquoi donc me demandes-tu cela?

— Parce que tu as ta pauvre figure toute bouleversée... tu me fais peur!... ça ne peut pas être naturel... Je suis sûre que tu souffres... voyons, ne me fais point de petits mystères... dis-moi bien vite ce que tu as... Car enfin tu as quelque chose.

— Je n'ai rien, je te l'affirme... Seulement j'ai dormi d'un sommeil troublé... J'ai fait de mauvais rêves.

— Pauvre chère enfant, c'est donc cela? mais tu sais qu'il ne faut nullement croire aux rêves, la religion le défend, et, d'ailleurs, les explications que certaines gens prétendent en donner, et les présages qu'ils en tirent, ce sont des contes de bonnes femmes, pas autre chose... tu as trop d'esprit, ma chérie, pour te laisser influencer par des songes en l'air... Voyons, raconte-moi tes rêves, et je me charge de te prouver, très-clairement, qu'il en faut rire.

Après une ou deux secondes d'hésitation, Pauline répondit, en rougissant involontairement de ce mensonge :

— Je ne saurais te les raconter, car c'est à peine si je m'en souviens.

— Ah! tu les as oubliés si vite!... Eh bien, tant mieux, après tout... l'impression ne durera guère. Elle s'efface déjà, je le vois, car tu étais pâlotte il n'y a qu'un instant, et voici tes jolies couleurs qui reviennent.

Pauline garda le silence. La douce enfant, qui ne disait jamais que la vérité, venait de mentir à sa gouvernante. Pourquoi? c'est qu'il aurait fallu pour raconter son rêve, parler du gentilhomme inconnu, et rien au monde n'aurait pu l'y décider.

— Ma belle mignonne, reprit madame Audouin, deviens raisonnable tout à fait... Va te coiffer et fais ta toilette... nous déjeunerons ensuite... d'un moment à l'autre M. le baron peut arriver... il viendra de bonne heure aujourd'hui, la chose est plus que certaine... Songes ce que c'est demain le grand jour!... Allons, chère petite baronne, embrassez-moi vite, et dépêchez-vous.

Les dernières paroles de la gouvernante firent renaître toutes les angoisses de Pauline en lui rappelant que son mariage devait être célébré le lendemain. Elle baissa vivement la tête afin de cacher les larmes qui venaient de gonfler ses paupières, puis, reprenant le chemin de la maisonnette, elle regagna sa chambre, le visage caché dans l'oreiller, et pendant quelques minutes elle sanglota avec une violence et une amertume inexprimables. Les larmes la soulagèrent un peu. Elle se souvint que le temps passait; alors, secouant l'immense découragement qui venait de s'emparer d'elle, elle commença sa toilette, baigna d'eau fraîche sa figure gonflée, ses paupières rougies, baigna ses longs et magnifiques cheveux blonds, les tordit négligemment derrière sa tête, et agrafa autour de sa taille ronde et souple le corsage de sa robe de laine brune. Cette toilette achevée, Pauline se laissa tomber sur une chaise, et de grosses larmes recommencèrent à couler, une à une, le long de ses joues. Les souvenirs de la nuit revenaient l'assaillir...

Tout à coup, un flot de sang monta de son cœur à son front, son visage se releva, empreint d'une

résolution frappante, et, sous la double rangée de ses long cils humides, un éclair s'alluma dans ses prunelles de velours noir.

— Pourquoi m'abandonner ainsi, se dit-elle, à de vaines terreurs, à de lâches faiblesses?... rien n'est désespéré, puisque rien est fini... je suis encore maîtresse de moi... je n'ai point dépassé la limite fatale où reculer devient impossible... La vision de cette nuit était-elle un présage?... je veux le savoir, et je le saurai!

Aussitôt elle jeta sur ses épaules une mante de couleur sombre dont le capuchon rabattu cacha presque entièrement son visage. Elle épia madame Audouin; elle profita du moment où la bonne dame tournait le dos à la maisonnette, elle ouvrit sans bruit la porte du jardin et elle s'achemina, d'un pas rapide, dans la direction de Bougival.

LIX

Pauline suivit, sans rencontrer âme qui vive, la route ombragée de vieux ormes qui passait devant la machine de Marly et côtoyait ensuite de vastes terrains boisés. Elle atteignit les premières maisons du village, elle gravit sur la droite un chemin montueux, et franchit le porche de la petite église placée à mi-côte et dominant la vallée de la Seine. L'église était complètement déserte. Un silence profond régnait sous ses voûtes, le faible et doux parfum de l'encens refroidi saturait l'atmosphère tiède, et les rayons du soleil, passant à travers l'une des fenêtres, reproduisaient, sur les dalles, les figures naïves des vitraux enluminés. Pauline alla s'agenouiller devant l'autel; elle cacha sa tête dans ses mains et elle se mit à prier avec cette ardeur, avec cette exaltation des âmes pures qui croient, en un moment suprême, ne pouvoir mettre qu'en Dieu seul leur espoir et leur confiance. L'orpheline, en effet, venait demander à Dieu la clef de l'énigme terrible qui la faisait pâlir d'épouvante. Elle implorait la solution de ses doutes. Elle venait chercher la lumière. Elle voulait savoir si le rêve de la nuit précédente était une vision prophétique ou un songe imposteur, et s'il fallait marcher avec confiance en avant ou reculer, craintive et défiante. La jeune fille pria longtemps, et comme l'image du gentilhomme inconnu, à mesure qu'elle élevait son âme et sa pensée vers le ciel, se dessinait devant ses yeux plus nette, plus vivante, plus lumineuse, elle se persuada que Dieu se servait de cette image pour lui répondre, et il lui sembla qu'elle entendait distinctement ces mots :

— Il faut attendre... C'est celui-là que tu dois aimer.

On croit facilement ce qu'on désire. Pauline ne mit point en doute la réalité de cet ordre, ou plutôt de ce conseil venu d'en haut. Elle ne savait rien de l'amour, mais déjà elle aimait à son insu. Son âme innocente appartenait tout entière à l'inconnu, à son sauveur de la nuit du 30 mai... La fiancée de Lascars sortit de l'église presque entièrement rassurée, et convaincue que, par la volonté de Dieu, elle venait d'éviter un malheur à peu près inévitable. Elle ne mettait plus en doute que le rêve effrayant qui l'avait si profondément agitée fût un avertissement céleste, dont la signification, désormais, lui semblait claire comme le jour. Quoi de plus facile à interpréter, en effet? N'était-il pas de la dernière évidence que son mariage avec le baron devait l'entraîner dans un abîme de malheurs, et que l'unique moyen d'éviter cette infortune était de temporiser sagement, et d'attendre cet époux mystérieux que lui gardait la destinée?... Pauline se disait cela en descendant la pente du coteau sur lequel était située l'église. Elle se le répétait en reprenant le chemin qui devait la ramener à la petite maison du Bas-Prunet, et, soulagée d'un lourd fardeau par la résolution qu'elle venait de prendre, elle souriait à l'avenir inconnu dans lequel elle allait entrer... Tout à coup elle tressaillit, et elle se sentit prise d'un trouble profond et d'un grand effroi... Pour la première fois, depuis le brusque revirement de ses volontés et de ses projets, elle venait de songer aux difficultés, nous devons en convenir qui n'étaient pas de mince importance et pouvaient suffire à mettre sens dessus dessous une tête plus solide que celle de Pauline Talbot. Comment, en effet, rompre sans scandale, au dernier moment, un mariage librement consent

et qui devait se célébrer le lendemain ? Comment dire au fiancé plein d'amour et d'impatience : *Je ne veux plus de vous... reprenez votre parole et rendez-moi la mienne ?...* De quel prétexte colorer ce caprice étrange, cette versatilité subite et incompréhensible qui, vis-à-vis de Lascars, passerait à bon droit pour le plus sanglant, pour le plus immérité de tous les outrages ? Quelle faute, en effet, le baron avait-il commise pour démeriter ? Ne s'était-il pas montré, dès le premier jour, un modèle accompli de toutes les qualités sérieuses et brillantes ? Générosité chevaleresque, courage, loyauté sans tache, dévouement sans bornes, il possédait ces nobles vertus ! Il ne lui manquait rien de ce qu'une jeune fille peut ambitionner dans l'homme dont elle portera le nom...

Il n'était point de ceux qu'on chasse, à son gré, comme des laquais... Il y aurait, de sa part, révolte... il interrogerait ; il exigerait une explication... Que lui répondre ? Était-il possible de dire à ce galant homme, à ce gentilhomme :

— J'ai rêvé que je serais malheureuse avec vous, en conséquence, je vous repousse après vous avoir accepté, et j'attends, pour lui confier mon avenir et mon bonheur, un homme que je n'ai vu qu'une fois, un homme dont j'ignore le nom, et qui, selon toute apparence, ne se souvient même pas que j'existe.

Et madame Audouin !... Quelle douleur serait la sienne ! La rupture d'un mariage qu'elle appelait de tous ses vœux et qui devait combler ses plus chères espérances, n'allait-elle pas lui porter un coup funeste et peut-être mortel ?... De quelle force surhumaine Pauline ne devrait-elle pas être douée, pour résister aux larmes, aux gémissements, aux supplications de l'excellente femme qui lui avait donné, depuis son enfance, tant de preuves d'une inaltérable affection ? Ces pensées confuses, et bien d'autres encore qui tiendraient trop de place en ces pages, s'agitaient tumultueusement dans le cerveau de l'orpheline, comme les feuilles sèches que le vent d'automne fait tourbillonner.

— Ah ! murmura Pauline en s'arrêtant machinalement, il me semble que je deviens folle...

Elle se trouvait en ce moment près d'un banc de pierre grossièrement construit, placé sur le bord de la route, sous l'ombrage d'un orme deux fois séculaire. Elle se laissa tomber sur ce banc ; elle appuya ses coudes sur ses genoux, prit sa tête entre ses deux mains, et s'efforça de calmer, par la réflexion, le désordre inquiétant de son esprit. Ce fut une vaine tentative. La lumière ne se fit point au milieu du chaos que dominait une seule idée, celle de s'obstiner dans une résistance inflexible et de ne se point laisser entraîner à l'abîme c'est-à-dire au mariage.

— Je me garderai pour LUI... disait la jeune fille à demi-voix, sans presque avoir conscience de ses paroles. Il reviendra, j'ai la certitude qu'il reviendra. Dans mon rêve il me l'a promis... Au bout de quelques minutes, elle ajouta : Décidément je deviendrais folle si je continuais à penser. Je remets l'avenir entre les mains de Dieu... C'est lui qui m'a dicté ma résolution... il me donnera la force de l'accomplir...

L'orpheline quitta le banc de pierre, et elle allait se remettre en marche lorsque son attention fut sollicitée par un bruit soudain et un mouvement inaccoutumé. Un valet en livrée verte galonnée en or, portant un chapeau lampion à coque de rouge, une culotte blanche de peau de daim et de hautes bottes à l'écuillère, passait devant la jeune fille au plus rapide galop d'un cheval normand de haute taille. Ce valet, venant du côté de Saint-Germain et se dirigeant vers Paris, servait de coureur à un équipage d'une richesse et d'une élégance merveilleuses, qu'il précédait de cent cinquante ou deux cents pas. C'était une voiture découverte, attelée en poste à quatre chevaux couverts de gielots, et conduits par deux postillons en livrées pareilles à celle du coureur. Le manteau d'hermine de la pairie s'étalait au milieu des panneaux, supportant des armoiries doubles, timbrées de la couronne ducal. Deux grands laquais, galonnés sur toutes les tailles, se tenaient debout sur l'arrière-train. Tout cela menait grand tapage et filait comme la foudre. Pauline n'était point de ces filles d'Eve que la vue d'un luxe princier remplit de trouble, d'admiration et d'envie... En ce moment surtout, que lui importait la splen-

deur d'un équipage aristocratique ? C'est à peine si elle se sentait disposée à faire l'aumône d'un regard distrait aux actions magnifiques de ces chevaux impétueux, aux dorures de ce carrosse éblouissant, aux livrées des postillons et des laquais. Et cependant, à l'instant précis où l'attelage glissa devant elle avec un train de locomotive, ses yeux s'agrandirent et prirent une étrange expression de stupeur douloureuse ; elle poussa un gémissement sourd, et, perdant l'équilibre comme une fleur dont on vient de briser la tige, elle tomba sur le bord de la route, évanouie, les épaules appuyées au banc de pierre à côté duquel elle se trouvait, et qui l'empêcha de rouler dans la poussière. La pauvre enfant venait de voir et de reconnaître, au fond de ce carrosse princier, et à côté d'une jeune femme d'une grande beauté, le gentilhomme inconnu de la nuit du 30 mai !

— Il est marié ! s'était-elle dit. Rêve menteur, tu m'as fait bien du mal !...

Et elle avait perdu connaissance.

Un quart d'heure, tout au plus, après le départ de Pauline pour Bougival, Lascars vint frapper doucement à la porte du jardin de la maisonnette, et cette porte lui fut ouverte par la gouvernante, qui n'avait point encore constaté l'absence de sa pupille chérie, et qui fit, en voyant le visiteur, un geste de joyeux étonnement.

— Si matin, monsieur le baron !... s'écria-t-elle.

— Trop matin, n'est-il pas vrai, chère madame Audouin ? répliqua Lascars avec un sourire.

— Oh ! monsieur le baron, je ne dis pas cela...

— Vous ne le dites pas, chère madame Audouin, mais vous le pensez, ce qui revient au même.

— Il est certain, monsieur le baron, que nous ne vous attendions qu'un peu plus tard.

— Dois-je me retirer ?

— Par exemple ! que Dieu vous en garde !... Vous êtes toujours le bienvenu, vous le savez du reste... Et, d'ailleurs, la veille du mariage, un fiancé doit avoir quelques petits privilèges... Je n'ose cependant vous prier de déjeuner avec nous, car je crois qu'en vérité nous aurions trop peu de chose à vous offrir...

— J'ai déjeuné tout à l'heure à Bougival.

— Ah ! vous avez déjeuné. Tant mieux... Vous venez donc de Bougival, monsieur le baron ?

— Oui, par eau. Je viens de descendre la Seine dans ma barque. J'étais allé prier monsieur le tabellion de vouloir bien se rendre ici, dans l'après-midi, avec ses papiers timbrés ?

— Le tabellion ?... qu'a-t-il à faire chez nous, s'il vous plaît.

— Une chose très importante. Il doit vous donner lecture du contrat de mariage et le présenter à la signature de notre chère Pauline.

— Un contrat de mariage, était-ce bien utile ?

— Sans doute, puisque cet acte établit une communauté parfaite d'intérêts entre Pauline et moi, de telle sorte que l'un de nous ne saurait posséder quoi que ce soit qui n'appartienne également à l'autre.

— Mais, monsieur le baron, fit observer timidement madame Audouin, vous savez que la chère enfant ne possède absolument rien.

— Certes, je le sais...

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est justement à cause de cela, et parce que moi je suis riche, que je veux établir entre nous cette absolue communauté dont je vous parlais à l'instant.

— Ah ! monsieur le baron... ah ! mon cher enfant... balbutia-t-elle, quelle générosité !... quel désintéressement !... quelle grandeur !...

— Chut ! chut ! bonne madame Audouin, dit Roland avec vivacité, pas un mot de plus à ce sujet, je vous en supplie... J'agis comme je dois agir, et mon mérite est fort médiocre, je vous le jure...

— Allons, puisque vous le voulez absolument, je me tais... Mais vous ne m'empêchez pas de vous élever un autel dans mon cœur, homme incomparable !... Ah ! non, vous ne m'en empêchez pas !

— Puis-je voir Pauline ?

— Sans aucun doute... Elle doit être prête... Je vais la chercher.

Et madame Audouin se dirigea vers la maisonnette, en appelant :

— Pauline... Pauline...

Aucune réponse ne fut faite aux appels réitérés de madame Audouin, et cela pour la meilleure de toutes les raisons.

La digne femme, fort intriguée du silence de Pauline, entra dans la maisonnette, la trouva vide, et en ressortit aussitôt avec un visage sur lequel se peignaient l'étonnement et l'inquiétude.

— Elle n'est pas là... murmura-t-elle.

— Vous en êtes sûre ? demanda vivement Lascars.

— Que trop !... la maison est petite... il n'y a pas moyen de s'y cacher.

— Où peut-elle être ?

— Je cherche vainement à le deviner... elle était au jardin, il y a tout au plus dix minutes, causant avec moi... Je lui ai fait observer que l'heure s'avavançait, que vous arriveriez bientôt, et qu'il lui restait juste le temps de faire sa toilette... Là-dessus elle m'a quittée... je la croyais là, j'aurais mis ma main au feu qu'elle pouvait m'entendre...

Mademoiselle Talbot, dit Lascars d'un ton un peu rogue, a-t-elle donc l'habitude de sortir ainsi seule, le matin, sans vous prévenir ?...

— Jamais ! s'écria madame Audouin, ni le matin, ni à midi, ni le soir.

— C'est étrange ! dit Lascars.

— Attendons un peu, dit madame Audouin toute tremblante, je sais bien, moi, qu'elle va revenir.

Cinq minutes, puis dix, puis un quart d'heure s'écoulèrent dans cette attente qui semblait bien longue aux deux personnages debout sur le seuil de la maisonnette du Bas-Prunet. En ce moment passa le coureur qui précédait le carrosse dans lequel se trouvait le marquis Tancrède d'Hérouville, puis arriva ce carrosse lui-même. Lorsque l'équipage ne fut qu'à une faible distance, Lascars, craignant d'être aperçu par quelques seigneurs de ses anciennes connaissances abaissa son chapeau sur ses yeux et se retourna à demi, mais il ne lui fallut qu'un coup d'œil, au moment où la voiture se trouvait en face de lui, pour reconnaître celui dont il s'était déclaré l'ennemi mortel et qu'il avait voulu faire lâchement assassiner au bac du château de Randan. Tout son corps tressaillit de haine, un double éclair jaillit de ses yeux ; pendant une seconde il oublia Pauline, et ses lèvres marmurèrent, avec une expression infernale :

— Ah ! si j'étais seul sur cette route et si je tenais un fusil ! mais, patience ! mon jour viendra !

L'équipage disparut dans la poussière qu'il soulevait, et Lascars, secouant ses aspirations homicides, revint à ses premières pensées, à ses fâcheuses préoccupations.

— Madame Audouin, fit-il tout à coup, savez-vous que je commence à craindre un malheur.

— Un malheur ! s'écria la gouvernante, un malheur, grand Dieu, monsieur le baron ! et lequel ?

— Je n'en sais rien, mais je tremble... j'ai des pressentiments manifestes... L'absence de mademoiselle Talbot se prolonge, vous le voyez, au delà de tout ce qu'il était raisonnablement possible de supposer.

— Que faire ?

— Allons à la recherche de Pauline.

— Où ?

— Marchons au hasard, puisque le hasard peut seul nous guider.

— Vous avez raison... toujours raison, monsieur le baron. Mieux vaut cent fois aller à la rencontre de la chère petite, que de l'attendre ici en nous brûlant le sang comme nous sommes en train de le faire.

Lascars et madame Audouin pouvaient tourner à gauche ou tourner à droite, prendre la direction de Saint-Germain ou celle de Bougival ; le hasard leur fut favorable et les conduisit du côté de Bougival. Après un quart d'heure environ de marche silencieuse, le baron fit entendre une sourde exclamation.

— Qu'y a-t-il ? demanda vivement la gouvernante.

— Ne voyez-vous pas comme moi, là-bas, sous les arbres, quelque chose qui ressemble à un corps de femme étendu au bord de la route ? regardez, regardez.